

CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS : Pianos works, oeuvres pour piano. Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche Grammophon)



CD, compte rendu critique.
PHILIP GLASS : Pianos works,
oeuvres pour piano. Vikingur
Ólafson, piano (1 cd Deutsche
Grammophon). Le feu dans le
GLASS... Quasiment 1h20 de bonheur
musical, en un temps recomposé,
dans ce flux qui se joue des
rythmes et des ruptures
harmoniques propre à créer cette
temporalité hypnotique dont
Glass sait nous régaler depuis

près de 50 ans... L'islandais Vikingur Ólafsson a sélectionné un cycle d'Études, extraites des deux Recueils édités et validés par le compositeur au minimaliste richement suggestif. Pour les 80 ans de Philip Glass, le pianiste Ólafsson, diplômé de la Juilliard School de New York, véritable icône de la modernité en Islande, créateur de bon nombre de nouvelles œuvres, fondateur de son propre label aussi, nous régale dans cette succession de climats aux teintes subliminales, dans un toucher précis et clair, miraculeusement sobre, qui nuance décisive, fait toute la part à l'atténuation et la poésie sonore. C'est que le trentenaire (32 ans en 2017) a travaillé avec Glass. Une sorte d'adoubement officiel a été proclamé, soulignant la justesse artistique qui sans cela, s'impose d'elle même, à travers ces 13 sections, dont le début et la

fin sont repris de « Opening » extraits de Glassworks (1981) et retravaillé dans ce reprise final par Christian Badzura.

Le pianiste Vikingur Ólafsson fait jaillir des études de Philip Glass, une activité miroitante poétique ...

JEUX MULTIPLES SOUS LE GLASS...

Il en découle un jeu d'une rare subtilité intérieure qui fait jaillir sous l'apparente et sévère répétition circulaire et elliptique, une activité souterraine continue, perpétuelle, aux reflets miroitants, qui expriment des métamorphoses sonores infinies, à la fois nostalgiques, sombres, délicatement tragiques. Toute la musique de Glass est une réflexion sur l'écoulement du temps en une rythmique qui remodèle la scansion naturelle. La notion de répétition prône un arrêt sur image, une suspension d'un temps idéal, qui fait l'économie d'une contrainte d'un développement irréversible et inexorable. Toujours l'énoncé se reproduit, se réitère, comme s'il souhaitait reprendre celui qui l'a précédé mais autrement. Tout découle ce qui précède, en renouvelant à chaque section, une vision neuve : le jeu d'Ólafsson permet d'inscrire cet esthétique à la fois créative et nostalgique dans un flux organique homogène et cohérent. Du grand art.

La variations, l'écho, sa résonance (plus riche en réalité que le seul phénomène de dédoublement qui s'affiche dans le visuel de couverture de l'album : portrait du pianiste et son reflet, mêlés...) étant premiers dans cette démarche du miroitement, Ólafsson a commandé à l'arrangeur Christian Badzura la réécriture / transcription de Opening et de l'Etude 2 pour Quintette (ici avec les fabuleux complices du Siggi

Tstring Quartet), de sorte que 1001 nuances de gris, jamais identiques s'offrent à nous dans ce fabuleux kaleidoscope de scintillements suspendus, – grisaille captivante par sa richesse chromatique même. L'album DG est le meilleur enregistrement paru en 2017 célébrant les 80 ans de Philip Glass. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2017.

CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS : Pianos works, oeuvres pour piano. Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche Grammophon) – enregistrement réalisé en octobre 2016 à Reykjavik, Islande. CLIC de CLASSIQUENEWS

CD, annonce. SALIERI : La Scuola de' Gelosi / Werner

Ehrahardt (3 cd DHM – 2015).



CD, annonce. SALIERI : La Scuola de' Gelosi / Werner Ehrahardt (3 cd DHM – 2015). CLASSIQUENEWS inaugure un nouveau fonctionnement dans ses mises en avant cd, dvd, livres : au moment de la réception des nouveautés, parmi les (très) nombreux envois à la Rédaction, un premier regard qui vaut sélection voire CLIC, notre label d'excellence. Puis la

grande critique quand le nouveau titre qu'il s'agisse de la valeur de l'oeuvre ou de l'implication superlative des interprètes, l'exige. Sous étiquette DHM, cette « école des jaloux » / **Scuola de' Gelosi de Salieri** (qui annonce l'école des amants, ou *Così fan tutte* de Mozart plus tardif) mérite assurément le meilleur accueil comme il confirme le talent désormais bien installé d'un chef et de son ensemble parmi les nouveaux défenseurs des répertoires baroques, classiques, préromantiques... Voici sans conteste un nouveau joyau lyrique révélé grâce au chef **Werner Ehrhardt** et son ensemble **L'Arte del Mondo**; les musiciens poursuivent ainsi un partenariat discographique avec DHM / Sony classical, plutôt bénéfique. CLASSIQUENEWS avait distingué d'un CLIC précédent, la *Clemenza di Tito* (non de Mozart mais de Gluck, enregistré deux ans auparavant en 2013). On retrouve ici, la même pétillance, la poursuite d'un esprit flexible et enjoué qui s'avère des mieux expressifs sur la scène comique ; à l'acuité expressive de l'orchestre répond la fine caractérisation des solistes, soucieux d'articulation, ambassadeurs d'un réalisme théâtral qui réjouit.

SALIERI, génie de la veine buffa



Les productions au disque étant de plus en plus rares, – crise du marché oblige, on se réjouit de cette exhumation en création mondiale, défrichement réjouissant, défendu par une vivacité collective, défendue par l'habile maestro, amateur de buffa napolitain, où l'héritage des Pergolesi et Jommelli sont revivifiés par un Salieri, qui à Venise en 1779, se montre tout aussi inspiré par la veine légère, délirante. Même si comparé à Mozart, l'écriture paraît plus convenue, formatée, prévisible; Salieri

n'atteignant pas à la vérité émotionnelle ni à la profondeur parfois grave de son génial contemporain (et rival à Vienne). Mais le geste de l'excellent chef entend à travers cette série lyrique nouvelle, éclairer les prédécesseurs et contemporains du Mozart viennois, celui le plus bouleversant, portraitiste de l'âme humaine, partenaire de Da Ponte (Les Noces de Figaro, Don Giovanni, Così fan tutte).



Ainsi cette heureuse comédie a la truculence et la vivacité émotionnelle des Noces (trio du I – terzetto Contessa, Tenente, Conte), (mais certes pas le cynisme et l'ironie comme la profondeur de Così), quoiqu'elle diffuse un réel plaisir

communicatif dans la caractérisation des récitatifs qui rétablissent la présence d'un marivaudage théâtral. Grâce à une distribution solide aux tempéraments bien trempés, techniquement affirmés dont surtout les épatants : Lumaca (Florian Götz), Ernestina (vivante et habitée Roberta Mameli-), Blasio (Federico Sacchi), Contessa qui de scène en scène affirment une intensité énergisante de la situation comique et

piquante, qui de fait, se révèle très proche de l'esprit mozartien, ... des Noces ; Le Nozze, surtout qui semblent ainsi précédées voire préfigurées dans cette élégance cocasse de chaque instant. Grande critique de l'opéra buffa (1779) de Salieri recréée par Werner Ehrhardt / L'Arte del mondo à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.

Précédent cd de Werner Ehrhardt / L'Arte del mondo : [La Clemenza di Tito \(3 cd DHM – 2013\), CLIC de CLASSIQUENEWS](#) :

CD. Gluck : La Clemenza di Tito (Ehrhardt, 2013). L'ouvrage de Gluck surprend par sa coupe ardente, l'ambition de ses récitatifs (du vrai théâtre lyrique : toute la première scène d'ouverture est du pur théâtre) et ici, une très fine caractérisation des protagonistes (grâce à des airs qui savent développer l'énergie psychologique de chaque profil individuel) : Vitellia, Sesto, Titus, Servillia, c'est à dire le quatuor embrasé des amours éprouvées, en souffrance dont la couleur spécifique fait passer du classicisme au préromantisme... tous déjà sous sa plume et avant Mozart, impose des tempéraments instrumentalement et vocalement passionnants à suivre du début à la fin.



Paul Agnew aborde Orfeo de Monteverdi

FRANCE MUSIQUE. MONTEVERDI : Orfeo, dimanche 12 mars 2017, 20h. Paul Agnew et Les Arts Flo jouent Orfeo de Monteverdi, l'opéra des origines : la



source du drame musical et théâtral, où chant, paroles, musique et action théâtrale fusionnent en un tout cohérent, pour la première fois de l'histoire (Mantoue, 1607). Certes, le cadre est encore aristocratique, et l'opéra pas encore public (il faut attendre 1637 à Venise). Les madrigaux sont encore présents, en particulier dans le chant des bergers très présents, surtout au premier acte, pastoral, celui où la tragédie surgit quand Messagiera annonce la mort d'Eurydice.

Mais déjà, la langue de Monteverdi, l'une des plus sensuelles qui soient, caractérise des individualités et non des types. Le chant écrit par Monteverdi exprime au plus près désirs, prières, intentions et sentiments du poète endeuillé, soucieux de retrouver son aimée aux Enfers. Par son chant souverain, il s'en ouvre les portes, triomphant par la seule grâce maîtrisée de sa voix, et l'inflexible Caron, et l'impérial Pluton. Comme Don Giovanni de Mozart est l'opéra des opéras ; Orfeo de Monteverdi est la genèse, et le foyer matriciel où toute l'odyssée lyrique a commencé.

Ténor et chef, directeur adjoint des Arts Florissants aux côtés de William Christie, **Paul Agnew** promet une lecture sensible, à la fois flexible et linguistiquement ciselée car il a précédemment interprété et



enregistré les meilleurs madrigaux de Monteverdi à travers l'épopée primordiale des Livres I à VIII. Son expérience du genre madrigalesque, son travail d'orfèvre sur le verbe devrait accomplir un prolongement naturel et captivant dans l'Orfeo qui en découle et qui puise dans la matière des madrigaux, ses formes expressives. Autour de Paul Agnew, la crème des chanteurs baroques actuels : **Cyril Auvity** (*Orfeo* /

Orphée) que Classiquenews avait récemment filmé dans les Motets sacrés de Clérambault, révélés par Fabien Armengaud ([VOIR notre reportage vidéo Les Motets sacrés de Clérambault par l'Ensemble Sébastien de Brossard](#)) ; la distribution comprend aussi l'excellente et incandescente mezzo **Léa Desandre** dans le rôle de la Messagère justement, personnage axial du I, qui fut en son temps incarné magistralement par Sara Mingardo (pour Jordi Savall), laquelle a été la professeur de chant de la jeune Léa... continuité, excellence, vérité.



Opéra douloureux, malgré son sujet central – le pouvoir de la musique et du chant : quand le poète de Thrace infléchit Pluton et les enfers pour y pénétrer afin d'en soustraire Eurydice-, Orfeo est bien sur le plan musical et dans l'histoire de l'opéra, ce laboratoire révolutionnaire où Monteverdi, fort de son expérience comme madrigaliste à Crémone puis Mantoue, réinvente le langage du drame en musique et s'appuyant sur la suprématie du texte, articulé, sublimé par la musique, s'inspire des premiers ouvrages florentins, réalisés au début du siècle (autour de 1600) dans le style du recitar catando : un parlé chanté proche de la parole qui laisse le chant très intelligible. La sensualité nouvelle de la déclamation, le jeu des allitérations entre autre font de l'opéra chanté un art poétique par excellence et Monteverdi le démontre aisément dans son Orfeo de 1607. Monteverdi assure aussi le passage du madrigal polyphonique (encore très présent dans les chœurs) au chant monodique accompagné pour la voix soliste.

Le madrigal polyphonique y est subtilement utilisé pour les chœurs de bergers et arcadiens ; le chant monodique permet a voce cola d'approfondir la psychologie des caractères protagonistes. Le récitatif d'Orphée devant Caron, le passage

en barque du fleuve infernal, sa prière devant Pluton (ample lamento dramatique)... suscitent autant d'airs où la seule incantation souvent hallucinée (par la douleur et la volonté de sauver Eurydice de la mort) du chanteur affirme désormais la voix de l'opéra : une voix agile et intelligible qui exprime au plus juste la richesse et l'intensité des passions humaines. Selon les productions et les lectures des chefs et des metteurs en scène, Orfeo est diversement abordé comme pensé sur la scène. Outre son éclectisme formel entre Renaissance et Baroque, l'oeuvre est d'une diversité complexe : l'un des aspects saillants, en est le cynisme de l'action, cette épreuve de la douleur, au cours de laquelle le chanteur, Orphée, fait l'expérience de la perte, du renoncement, du déchirement car comme Apollon le lui rappelle en fin d'action: "Rien ici bas ne nous réjouit ni ne dure".

l'opéra des origines



La vision est terrifiante, et même d'une glaçante ironie. D'autres préfèrent souligner sa tendresse caressante et sa langueur extatique car c'est l'amour d'Orphée pour Eurydice qui mène l'action : même si le Poète de Thrace ne maîtrisant pas ses passions (il se retourne pour voir sa bien aimée malgré l'injonction de Pluton / Hadès), s'enfonce peu à peu dans la solitude et l'échec : en se retournant pour voir la belle, Orphée se

libère des lois mais détruit tout espoir. Selon les versions

(toutes deux originales car validées par Monteverdi) : l'homme blessé et déchiré par la perte définitive rejoint Apollon son père au ciel en une apothéose finale spectaculaire ; ou alors il est déchiré au sens strict du terme par les bacchantes, assassiné car tout bonheur est vain sur la terre (une vision partagée ensuite par Wagner à l'extrémité de l'histoire lyrique : Monteverdi / Wagner seraient-ils tous deux de grands cyniques défaitistes ?). Le poète et l'homme tout court seraient-ils des êtres maudits ? L'amour tue ; le sentiment fait souffrir mais une vie sans amour est-ce imaginable ? Il nous reste au-delà du sujet bouleversant, la beauté d'une musique et l'intelligence d'un drame parfaitement construit dont la pensée saisit par sa poésie et sa vérité profonde. Orfeo est l'opéra des origines : une conception de la représentation musicale qui ne laisse pas de nous captiver, 400 ans après sa création en 1607 dans le cercle privé et intime du Duc de Mantoue en son palais. Entre temps, le genre est devenu un rituel populaire auquel les publics de plus en plus variés et nombreux se laissent conduire avec toujours la même espérance d'être enfin réenchantés...

**France Musique. Monteverdi : Orfeo. Dimanche 12 mars 2017,
20h.**

**Concert enregistré le 28 février 2017 à 20h00 à la Grande
salle du Théâtre à Caen.**

**Claudio Monteverdi
L'Orfeo, favola in musica SV 318, créé à Mantoue, Palais
Ducal, le 24 février 1607
(Orphée, fable en musique / Favola in musica)
Livret du poète Alessandro Striggio.**

Cyril Auvity, haute-contre, Orphée
Hannah Morrison, soprano, La Musique, Eurydice
Miriam Allan, soprano, Proserpine
Léa Desandre, mezzo-soprano, Messagère

Antonio Abete, basse, Pluton, Un esprit, Un berger
Cyril Costanzo, basse, Charon, Un esprit
Carlo Vistoli, contre-ténor, Un esprit, Un berger
Sean Clayton, ténor, Un berger
Zachary Wilder, ténor, Un esprit, Un berger
Les Arts Florissants
Direction : Paul Agnew



**PARIS, Festival Présences
2017. Focus du 16 février
2017 : Ce soir, 20h,**

programme symphonique et lyrique Adamek, Saariaho : Polednice, True Fire et Orion...

PARIS, Festival Présences 2017.
Focus du 16 février 2017 : ce soir Adamek, Saariaho : *Polednice*, *True Fire* et *Orion*...

C'est assurément une nouvelle grande soirée symphonique (lyrique et chorale) qui s'annonce ce soir à l'Auditorium

de la Maison de la radio dans le cadre du Festival Présences 2017. Outre qu'il s'agit d'un plateau somptueux accordant les phalanges maison (National de France et Chœur de Radio France, sous la direction de Olari Elts), les heureux parisiens pourront découvrir la nouvelle version en création mondiale de la fresque flamboyante *Polednice* pour chœur et orchestre du jeune compositeur **Ondrej Adamek** (début de programme). La trame de la partition puise dans la légende romantique tchèque, et convoque un démon paraissant à minuit, semant horreur, fascination, fantastique... « Polednice ». Mort des enfants perdus, rêve, réalité, ombre et lumière... sont autant de thèmes chers à Adamek qui traite l'écriture orchestrale avec le génie d'un Ravel ou d'un Rachmaninov. La sorcière Polednice avait déjà retenu l'inspiration de Dvorak, sa fabuleuse apparition semant l'effroi et la mort (un infanticide par la mère terrorisée). Elle prend l'entrée de son mari pour le surgissement du démon dans sa cuisine (!)... Adamek mêle texture orchestral et bruits de



cuisine, réorganise le souffle du drame noir et terrifiant en combat entre le rêve fantastique (première partie) et réalité tout autant glaçante (seconde partie). Voici assurément l'une des partitions les plus narratives et impétueuse du jeune compositeur tchèque.

Puis deux oeuvres majeures de la Finlandaise à l'honneur cette année, **Kaija Saariaho** soulignent la puissance de son écriture à la fois poétique dans l'expression de l'intimité et de la fragilité humaine, et puissante dans l'approfondissement des thèmes et atmosphères développées. Ainsi, True Fire pour baryton et orchestre, en création française, surtout en fin de programme, sa fabuleuse épopée orchestrale : Orion, en trois parties qui est déjà devenu un classique du XXI^e siècle.



Orion créé en janvier 2003 fusionne souffle statique d'une éternité magicienne observée, exprimée (le destin surhumain du géant Orion, fils de Poséidon et capable de marcher sur les eaux), mais aussi précipitation dramatique de l'action tragique (quand le bel Orion, chasseur irrésistible est terrassé par Artémis/Diane). La partition est l'une des plus impressionnantes jamais écrites par Kaija Saariaho pour grand orchestre. Un must absolu. Soirée incontournable à la Maison de Radio France, ce soir 20h.

VOIR aussi notre [présentation vidéo du concert du 16 février 2017 par Kaija Saarihao, Sofi Jannin et Eric Denut \(Polidnice, True Fire, Orion\)](#)



LIRE notre [présentation générale du Festival Présences 2017 / Kaija Saariaho, un portrait](#) ; notre [présentation du Concert inaugural du Festival Présences 2017 : « Je dévoile ma voix »](#)

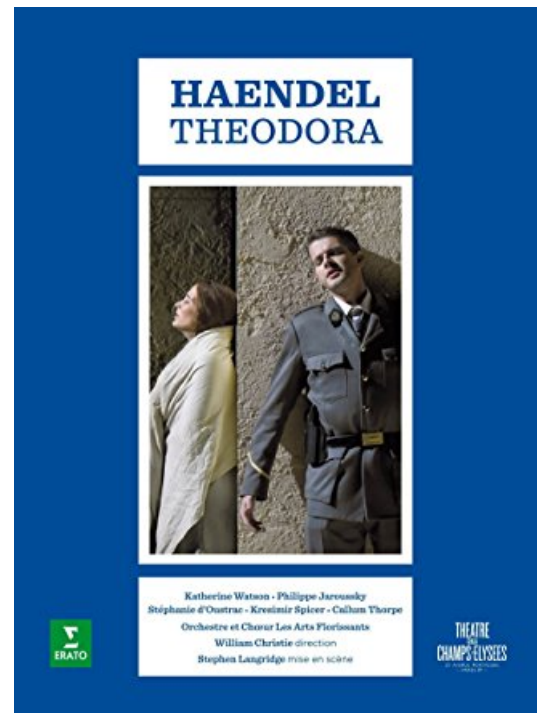
TOUTES LES INFOS [et les modalités de réservation sur le site du Festival Présences 2017 de Radio France](#)

DVD, compte rendu critique. THEODORA de Handel / Haendel. Watson, Christie (2015, ERATO)

DVD, compte rendu critique. THEODORA de Handel / Haendel. Watson, Christie (2015, ERATO). Sans atteindre la version (légendaire) de Peter Sellars à Glyndebourne (réalisée en 1996, donc voilà plus de 20 ans déjà), cette « première » Théodora en version scénique montre les limites de l'exercice. Pourquoi vouloir démontrer davantage que la musique, qui se suffit largement à elle-même (c'est même l'une des plus sublimes et recueillie qui soit née sous les mains de Haendel), pourquoi

s'obstiner à démontrer par le visuel et les mouvements de scène ce qui était, – et reste essentiellement, un oratorio, c'est à dire un drame sacré et spirituel, sans décors ?

Sur la scène parisienne, les décors se bornent à quelques parois coulissantes (pour mieux marquer l'espace étouffant d'un drame qui mène à la mort), ne font pas oublier les hors sujet total de l'orgie au II (délire accessoire du metteur en scène Stephen Langridge). Tout ce décorum visuel finit par encombrer une action qui par son essence épurée (musicalement) et très efficace, recherche a contrario, l'allègement, l'abstraction, la poésie pure. Côté conception des chanteurs / acteurs, l'interprétation survole une partition qui doit toucher par sa profondeur et son sens de la gravité où le silence et la lenteur disent cette transfiguration spirituelle



et mystique de l'héroïne, laquelle emmène sur son chemin sacrificiel ses proches. Mauvais Valens, trop superficiel voire caricatural (Callum Thorpe) ; même limites dommageables pour le contre ténor Philippe Jaroussky, qui brille par son absence de graves et ses piètres talents d'acteur : son Didymus, premier compagnon de Theodora, en compassion et transcendance, se révèle bien lisse, tout au moins amoureux transi douloureux, mais sans aucune ambivalence ni souffrance morale. Tout un pan du personnage est écarté. **En revanche le Septimus de Kresimir Spicer cisèle un héros tragique**, véritablement traversé par le tiraillement intérieur, entre devoir et tentation de la ferveur : sa souffrance et sa présence humaine, comme son épaisseur émotionnelle sauvent le plateau. Voix limitée, et actrice trop réservée, la soprano britannique Katherine Watson dans le rôle-titre, doit forcer sa nature pour exprimer le souffle spirituel de plus en plus prenant, impérieux qui la submerge : vocalement tout est là ; mais émotionnellement, grâce aux plans serrés sur son visage, la tiédeur finit par susciter une « certaine » intériorité. Il ne s'agit pas d'avoir une « belle voix », surtout dans l'un des oratorios les plus introspectifs de Haendel. L'Irène de Stéphanie D'Oustrac tire elle aussi, comme Spicer, son épingle du jeu : suave et habitée, la cantatrice montre qu'elle est aussi une formidable interprète. D'autant que dans la fosse, se déploie la direction très précise et hautement dramatique de **William Christie**, insurpassable chez Haendel, entre élégance, noblesse, flexibilité, acuité et articulation dans l'expression du souffle spirituel de l'aristocrate et fervent Haendel à Londres.

DVD, compte rendu critique. Theodora de Haendel / Handel. Kresimir Spicer, Stéphanie D'Oustrac, Katherine Watson, Philippe Jaroussky... Les Arts Florissants. William Christie, direction. Stephen Langdrige, mise en scène (2 dvd ERATO, enregistré à Paris, au TCE, en octobre 2015).

Reportage vidéo : LITTLE NEMO, création mondiale (volet 2/2). L'opéra, les personnages...

VIDEO, reportage (2/2) : Little Nemo / la réalisation de l'opéra, l'action culturelle autour de Nemo..., Immersion dans la réalisation du nouvel opéra produit en février 2017 par Angers Nantes Opéra. VOLET 2 : l'Opéra inspiré par McCay, l'écriture musicale, les personnages, les décors, ... L'action culturelle autour de Little Nemo, à l'adresse des scolaires et du jeune publics © studio CLASSIQUENEWS 2017 – réalisation : Philippe-Alexandre Pham

PROCHAINES DATES

[A l'affiche du théâtre d'Angers, mercredi 22 et vendredi 24 mars 2017. Toutes les infos sur le site d'ANGERS NANTES OPERA](#)



VOIR aussi [le volet 1 du grand reportage LITTLE NEMO 2017 par CLASSIQUENEWS : volet 1 De la BD à l'opéra...](#) / Reportage vidéo. LITTLE NEMO, création mondiale (I) : " de la BD à l'opéra ". Le 14 janvier 2017, Angers Nantes Opéra a créé son nouvel

opéra, Little Nemo, "féerie onirique", inspirée des bandes dessinées de Winsor McCay. Un siècle après le lancement du feuilleton dans la presse new-yorkaise, le jeune héros qui rêve à Slumberland, est devenu un adulte déshumanisé. Les co auteurs du livret Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, le compositeur David Chaillou, imaginent une suite où Nemo doit retrouver sa part d'enfance pour accomplir ce qu'il est réellement. Entretien avec Jean-Paul Davois, directeur général d'Angers Nantes Opéra, avec les membres de l'équipe de production : les co auteurs du livret Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, le compositeur David Chaillou. REPORTAGE exclusif LITTLE NEMO, volet I : " de la BD à l'opéra" / © studio CLASSIQUENEWS 2017 – réalisation : Philippe-Alexandre PHAM

[VOIR le teaser vidéo, la bande annonce de l'opéra LITTLE NEMO de David Chaillou et Olivier Balazuc](#), création mondiale 2017, proposée par ANGERS NANTES OPERA, un véritable opéra pour tout public, enfants et parents...

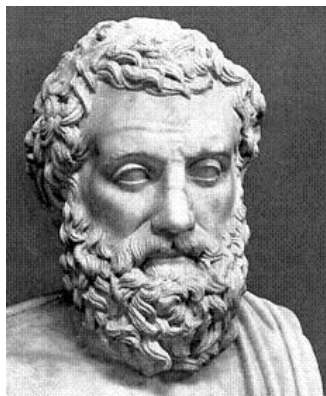


Présences 2017 : Rhapsodie monstre d'Alexandros Markeas, création mondiale

PARIS, Maison de la radio, aujourd'hui 11h. RHAPSODIE MONSTRE d'Alexandros Markéas, création mondiale. Le Festival Présences 2017 présente à la Maison de la Radio samedi 11 février 2017, 11h (Studio 104), Rhapsodie monstre, le nouveau spectacle « tout public », conçu par Alexandros Markéas pour un narrateur, deux chanteurs



et la Maîtrise de Radio France (Jean Deroyer, direction). Le texte (Pierre Senges) s'inspire de **la poésie délirante, burlesque et facétieuse d'Aristophane**... Il met en scène le théâtre mordant et comique d'Aristophane, son rire moqueur souvent d'une grande justesse satirique. Alexandre Markeas y



fait succéder un cycle de scènes absurdes, délirantes, poétiques, engagées aussi car il s'agit de rendre hommage à l'esprit de Charlie et de dénoncer les dérives pourtant honteuses de notre société moderne, en particulier celles que vivent les grecs actuellement... Sur le plan formel, la facétie et le jeu des contrastes rythment un

spectacle « tout public », pour petits et grands, où le chœur de la Maîtrise de Radio France occupe une place centrale, chœur sérieux, composé de chanteurs acteurs... verve, drôlerie et jubilation théâtrale s'invitent au festival Présences 2017.

Aristophane, le rire moqueur revisité

[VOIR le reportage vidéo RHAPSODIE MONSTRE](#) d'Alexandros Markéas. Le spectacle mis en

espace pour le festival Présences 2017, est aussi le sujet d'une bande enregistrée pour sa diffusion radiophonique sur France Culture et France Musique, et aussi pour une version destinée à être présentée au prochain Prix Italia en septembre 2017. [Production événement, reportage vidéo](#)

© studio CLASSIQUENEWS 2017 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham, 2017





LIRE notre [présentation générale du Festival Présences 2017 / Kaija Saariaho, un portrait](#) ; notre [présentation du Concert inaugural du Festival Présences 2017 : « Je dévoile ma voix »](#)

TOUTES LES INFOS [et les modalités de réservation sur le site du Festival Présences 2017 de Radio France](#)

VIDEO, reportage. Présences 2017 : Rhapsodie monstre, Alexandros Markéas (création mondiale)

VIDEO, reportage 2. RHAPSODIE MONSTRE d'Alexandros Markéas, création mondiale. Le Festival Présences 2017 présente à la Maison de la Radio samedi 11 février 2017, 11h (Studio 104), Rhapsodie monstre, le nouveau spectacle « tout public », conçu par Alexandros Markéas pour un narrateur, deux chanteurs et la Maîtrise de Radio France (Jean Deroyer, direction). Le texte (Pierre Senges) s'inspire de la poésie délirante, burlesque et facétieuse d'Aristophane... Il met en scène le théâtre mordant et comique d'Aristophane, son rire moqueur souvent d'une grande justesse satirique.



Aristophane, le rire moqueur revisité

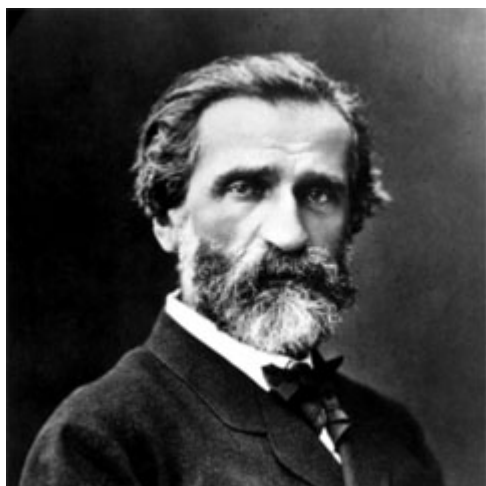
Le spectacle mis en espace pour le festival Présences, est aussi le sujet d'une bande enregistrée pour sa diffusion radiophonique sur France Culture et France Musique, et aussi pour une version destinée à être présentée au prochain Prix Italia en septembre 2017. Production événement, reportage vidéo © studio CLASSIQUENEWS 2017 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham, 2017



LIRE notre [présentation générale du Festival Présences 2017 / Kaija Saariaho, un portrait](#) ; notre [présentation du Concert inaugural du Festival Présences 2017 : « Je dévoile ma voix »](#)

TOUTES LES INFOS [et les modalités de réservation sur le site du Festival Présences 2017 de Radio France](#)

Compte rendu, opéra. Londres. Royal Opera House, le 6 février 2017. Verdi : Il Trovatore. Gregory Kunde...Richard Farnes / David Bösch



Compte rendu, opéra. Londres. Royal Opera House, le 6 février 2017. Giuseppe Verdi : Il Trovatore. Gregory Kunde, Lianna Haroutounian, Vitaly Bilyy, Anita Rachvelishvili, Alexander Tsymbalyuk. Richard Farnes, direction musicale. David Bösch, mise en scène. Créée en juin de l'année dernière, la production de **David Bösch** imaginée pour le Trouvère connaît déjà les

honneurs d'une reprise. On retrouve ainsi avec plaisir cette mise en scène sombre et décalée, ses bohémiens venus du monde du cirque, son impressionnant bûcher qui monte des dessous et son grand cœur qui s'enflamme sur les derniers accords. Malgré une direction d'acteurs sommaire, reconnaissons que cet univers visuel, éminemment personnel, fonctionne bien, et que le manichéisme contenu dans le livret n'est ni éludé ni contourné, mais au contraire pleinement assumé, comme un livre

d'images qui n'est pas sans rappeler l'esthétique de Tim Burton.

La vampa d'Anita Rachvelishvili

Le soin apporté à cette reprise se reflète ainsi dans la qualité du plateau réuni pour l'occasion. Par rapport à sa prestation incandescente de l'an dernier, reconnaissons que **Gregory Kunde** apparaît un rien moins flamboyant. L'instrument, d'une solidité toujours à toute épreuve, semble ce soir accuser une légère fatigue, le vibrato se faisant un peu plus présent qu'à l'ordinaire. Et pourtant, toutes les notes sont là, pas un aigu ne manque à appel, jusqu'aux uts très attendus et bien présents.

Au contraire, le chanteur va jusqu'à oser des nuances nouvelles, achevant son « Ah si ben mio » sur une messa di voce inattendue, stupéfiante. On retiendra également son dernier acte, durant lequel il dévoile pour sa mère des accents de tendresse poignants. Seules les variations dans les gruppetti durant la reprise de la Pira se révèlent moins originales, davantage rythmiques que mélodiques. En outre – mais peut-être est-ce l'effet de surprise qui s'est émoussé ou nos attentes qui étaient trop grandes –, si le jeu de scène du ténor américain demeure pleinement fier et investi, nous manque une urgence qui avait rendu inoubliable sa performance passée en ces mêmes lieux.

Comprenons-nous bien: ce Manrico ne peut se comparer qu'à lui-même, pour nous l'un des derniers géants de l'art lyrique.

Peut-être est-il également moins inspiré par sa promise? Car la Leonora de **Lianna Haroutounian**, qu'on retrouve en pleine carrière internationale après l'avoir suivie à Massy et Tours, semble avoir perdu un peu de sa personnalité d'alors en se hissant jusqu'au niveau des grandes scènes. Tout est scrupuleusement chanté, des aigus aux graves en passant par

les vocalises – bien que les pianissimi demeurent rares et certains trilles ne soient qu’esquissés –, mais cette propreté parfaitement calculée, si elle offre un résultat sonore devant lequel on ne peut que s’incliner, manque de passion, de feu, de risque. La professionnelle est à saluer, nous manquent l’artiste et la diva.

En revanche, notre Manrico paraît galvanisé par celle qui incarne sa mère alors qu’elle pourrait être sa fille, la splendide Anita Rachvelishvili, à l’occasion de sa première Azucena. Qu’on nous permette une comparaison avec la Norma de Sonya Yoncheva sur la même scène, car cette prise de rôle importante dans la carrière de la mezzo géorgienne suscite le même enthousiasme autant qu’elle soulève les mêmes interrogations. Dès les premières notes, on est saisis par l’intelligence musicale de la chanteuse. Les pianissimi ouvrant « Stride la vampa » sont précisément ceux qui manquent à Leonora, de ceux qui font retenir le souffle et tendre l’oreille pour mieux les goûter. Mais, très vite, la tessiture grave de l’air paraît entraîner la voix de la chanteuse vers le bas, et les montées sonnent ainsi un peu lourdes, comme involontairement grossies, et le vibrato s’amplifie. En outre, malgré un volume sonore impressionnant, les notes graves qui parsèment la partition semblent parfois très appuyées, ce qui nous incite à recommander la prudence pour l’avenir.

Toutefois, dès sa grande scène du II, la voix s’élève, hallucinée, emplissant tout le théâtre comme un ouragan, et l’extrême aigu sonne superbement, parfaitement placé. On admire sans réserve le génie de la musicienne, osant toutes les nuances, mordant dans le texte à pleines dents, littéralement hypnotique dans ses imprécations. Mieux encore, l’interprète justifie pleinement les aspects névrotiques de la bohémienne, traînant avec elle un landau défoncé, émergeant d’une roulotte décorée de nourrissons en plastique et tenant dans ses bras, enveloppé dans des langes, un bébé tout aussi factice.

Après un troisième acte superbe d’intensité, c’est dans l’ultime tableau qu’**Anita Rachvelishvili** achève de nous

terrasser, avec des phrases mezza voce littéralement murmurées, presque une confession à l'intention de chaque spectateur, dans une intensité proprement bouleversante. Et c'est une spectaculaire ovation qui accueille la mezzo au rideau final, comme une consécration.

Solide Luna, le baryton ukrainien **Vitaly Bilyy** fait admirer son aigu éclatant ainsi que son autorité et son mordant qui conviennent idéalement à la presque totalité du rôle. Seul son air manque de la morbidezza nécessaire, l'émission vocale demeurant uniformément vaillante et le legato un rien brutal. Excellent Ferrando, généreux et sonore, d'**Alexander Tsymbalyuk**, artiste également originaire d'Ukraine et doté de moyens non négligeables.

La charmante Inès de la jeune **Francesca Chiejina** et le percutant Ruiz de **Samuel Sakker** complètement idéalement cette affiche de très haut niveau.

Fidèle à son habitude, le chœur maison impressionne par sa cohésion et sa rigueur musicale.

A la tête d'un orchestre des très bons jours, le chef britannique **Richard Farnes** offre une lecture de la partition dépouillée de toute vulgarité, péchant presque par excès de prudence là où aurait aimé parfois davantage d'éclat et de sang. Une très belle soirée qui salue la naissance d'une Azucena avec laquelle il faudra désormais compter et à qui l'on souhaite prudence et succès.

Londres. Royal Opera House, 6 février 2017. Giuseppe Verdi : Il Trovatore. Livret de Salvatore Cammarano et Leone Emanuele Bardare. Avec Manrico : Gregory Kunde ; Leonora : Lianna Haroutounian ; Il Conte di Luna : Vitaly Bilyy ; Ferrando : Alexander Tsymbalyuk ; Ines : Francesca Chiejina ; Ruiz : Samuel Sakker. Chœur du Royal Opera House ; Chef de chœur : Sergey Levitin. Orchestre du Royal Opera House. Direction musicale : Richard Farnes. Mise en scène : David Bösch ; Décors : Patrick Bannwart ; Costumes : Meentje Nielsen ;

Lumières : Olaf Winter ; Vidéos : Patrick Bannwart.

Kaija Saariaho : Main surplombe

PARIS, Radio France. Dimanche 12 février 2017, 18h. Concert « Main surplombe »... avec Neue Vocalsolisten, L'instant Donné... Le Festival Présences 2017 à Radio France souligne la fertile créativité de la compositrice finlandaise Kaija Saariaho qui réside à Paris. Le Festival parisien lui dédie un portrait incontournable du 10 au 19 février 2017. [LIRE notre présentation du Festival Présences 2017.](#)



Ramon Lazkano

Main surplombe (CF) *

Frédéric Pattar

Symphony for Human Transport (CRF-CM)

Ricardo Nillni

Fulcrum (CM)

Ramon Lazkano

Ceux à qui *

Neue Vocalsolisten

L'Instant donné

Manuel Nasri, direction



La voix et les mots. Premier des trois rendez-vous consacrés à la personnalité aussi discrète que féconde de Ramon Lazkano. La voix et les mots à travers la poésie d'Edmond Jabès célébrée par le compositeur basque dans un diptyque qui traite notamment

de la notion d'exil, et auquel répond la poétique musicale de Frédéric Pattar inspirée de Lisa Samuels. Projection, ciselage, incrustation du verbe: autant de gestes qui renvoient au travail d'artistes plasticiens se jouant de la matière avec, en miroir, un dialogue instrumental signé Ricardo Nillni.

[RÉSERVEZ VOTRE PLACE](#)